**Lettre de Madame de Sévigné à sa fille Madame de Grignan.   
Paris, mercredi 16 mars 1672**

*Vous me demandez, ma chère enfant, si j’aime toujours bien la vie. Je vous avoue que j’y trouve des chagrins cuisants ; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d’avoir à finir tout ceci par elle que si je pouvais retourner en arrière je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m’embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j’en sorte, cela m’assomme ; et comment en sortirai-je ? Par où ? Par quelle porte ? Quand sera-ce ? En quelle disposition ? Souffrirai-je mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée ? Aurai-je un transport au cerveau ? Mourrai-je d’un accident ? Comment serai-je avec Dieu ? Qu’aurai-je à lui présenter ? La crainte, la nécessité feront-elles mon retour vers lui ? N’aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ? Que puis-je espérer ? Suis-je digne du paradis ? Suis-je digne de l’enfer ? Quelle alternative ! Quel embarras ! Rien n’est si fou que de mettre son salut dans l’incertitude ; mais rien n’est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre. Je m’abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible que je hais plus la vie parce qu’elle m’y mène que par les épines qui s’y rencontrent. Vous me direz que je veux vivre éternellement. Point du tout ; mais si on m’avait demandé mon avis, j’aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice : cela m’aurait ôté bien des ennuis et m’aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément ; mais parlons d’autre chose.*

*Je suis au désespoir que vous ayez eu Bajazet par d’autres que par moi. C’est ce chien de Barbin qui me hait, parce que je ne fais pas des Princesses de Montpensier. Vous en avez jugé très juste et très bien, et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je voulais vous envoyer la Champmeslé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé ; les mœurs des Turcs y sont mal observées ; ils ne font point tant de façons pour se marier ; le dénouement n’est point bien préparé : on n’entre point dans les raisons de cette grande tuerie Il y a pourtant des choses agréables, et rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en la différence. Il y a des endroits froids et faibles, et jamais il n’ira plus loin qu’Alexandre et qu’Andromaque. Bajazet est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j’ose me citer. Racine fait des comédies pour Champmeslé : ce n’est pas pour les siècles à venir. Si jamais il n’est plus jeune et qu’il cesse d’être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers, en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi ; et en un mot, c’est bon goût : tenez-vous-y.*

*Voici un bon mot de Mme Cornuel, qui a fort réjoui le parterre. M. Tambonneau le fils a quitté la robe, et a mis une sangle autour de son ventre et de son derrière. Avec ce bel air, il veut aller sur la mer : je ne sais ce que lui a fait la terre. On disait donc à Mme Cornuel qu’il s’en allait à la mer : « Hélas, dit-elle, est-ce qu’il a été mordu d’un chien enragé ? » Cela fut dit sans malice, c’est ce qui a fait rire extrêmement.*

**LETTRE III** Mon cher copain Bernard,

Merci de ta bonne lettre et des croquis y inclus de ta décoration que je trouve bien drôle. Je regrette parfois de ne pas pouvoir me résoudre à travailler davantage chez moi et de fantaisie. Certainement l'imagination est une capacité qu'il nous faut développer et elle seule peut nous faire arriver à créer une nature plus exaltante et plus consolatrice que ce que le clin d'œil seul sur la réalité — que nous apercevons changeante, passant vite comme l'éclair — nous fait apercevoir.  
Un ciel étoilé, par exemple, tiens, c'est une chose que je  voudrais essayer à faire, de même que le jour j'essayerai à peindre une verte prairie étoilée de pissenlits. Comment, pourtant, y arriver, à moins de me résoudre à travailler chez moi et d'imagination. Ceci donc à ma critique et à ta louange.  
Actuellement, je suis pris par les arbres fruitiers en fleurs : pêchers roses, poiriers blancs, jaunes. Je ne suis aucun système de touche. Je tape sur la toile à coups irréguliers, que je laisse tels quels.  
Des empâtements, des endroits de toile pas couverts par ci, par là des coins laissés totalement inachevés, des reprises, des brutalités ; enfin le résultat est, je suis porté à le croire, assez inquiétant et agaçant pour que ça ne fasse pas le bonheur des gens à idées arrêtées d'avance sur la technique. Voici d'ailleurs un croquis, l'entrée d'un verger de Provence avec ses clôtures jaunes, avec son abri (contre le mistral) de cyprès noirs, avec ses légumes caractéristiques de verts variés : salades jaunes, oignons verts, poireaux émeraudes.  
Tout en travaillant toujours directement sur place, je cherche à saisir dans le dessin ce qui est essentiel — puis les espaces, limités par des contours, exprimés ou non, mais sentis, dans tous les cas, je les remplis de tons simplifiés également, dans ce sens que tout ce qui sera terrain participera d'un même ton violacé, que tout le ciel aura une tonalité bleue, que les verdures seront ou bien des verts-bleus ou bien des verts-jaunes, exagérant à dessein les qualités jaunes et bleues dans ce cas.  
Enfin, mon cher copain, pas du trompe-l'oeil en tout cas.  
Pour ce qui est d'aller visiter Aix, Marseille, Tanger, pas de danger. Si c'est que pourtant j'y aille, ce serait en quête de logement à meilleur compte. Sans cela, je suis persuadé que travaillant toute ma vie je ne pourrais pas à moitié près faire tout ce qui est caractéristique de cette ville seule.  
A propos, j'ai vu des combats de taureaux dans les arênes, ou plutôt des simulacres de combats, vu que les taureaux étaient nombreux, mais que, personne ne les combattait. Seulement la foule était magnifique, les grandes foules bariolées, superposées à deux et trois étages de gradins avec l'effet de soleil et d'ombre et l'ombre portée de l'immense cercle.

**Vincent Van Gogh**

SUR LA CREATION

### Il faut regarder toute la vie avec des yeux d’enfants

Créer, c’est le propre de l’artiste ; - où il n’y a pas création, l’art n’existe pas. Mais on se tromperait si l’on attribuait ce pouvoir créateur à un don inné. En matière d’art, le créateur authentique n’est pas seulement un être doué, c’est un homme qui a su ordonner en vue de leur fin tout un faisceau d’activités, dont l’œuvre d’art est le résultat. C’est ainsi que pour l’artiste, la création commence à la vision. Voir, c’est déjà une opération créatrice, et qui exige un effort. Tout ce que nous voyons, dans la vie courante, subit plus ou moins la déformation qu’engendrent les habitudes acquises, et le fait est peut-être plus sensible en une époque comme la nôtre, où cinéma, publicité et magazines nous imposent quotidiennement un flot d’images toutes faites, qui sont un peu, dans l’ordre de la vision, ce qu’est le préjugé dans l’ordre de l’intelligence. L’effort nécessaire pour s’en dégager exige une sorte de courage ; et ce courage est indispensable à l’artiste qui doit voir toutes choses comme s’il les voyait pour la première fois : il faut voir toute la vie comme lorsqu’on était enfant ; et la perte de cette possibilité vous enlève celle de vous exprimer de façon originale, c’est à dire personnelle.

Le caractère d’un visage dessiné ne dépend pas de ses diverses proportions mais d’une lumière spirituelle qu’il reflète. Si bien que deux dessins du même visage peuvent représenter le même caractère bien que les proportions des visages de ces deux dessins soient différentes. Dans un figuier aucune feuille n’est pareille à une autre, elles sont toutes différentes de forme ; cependant chacune crie : figuier.

Pierre Courthion rapporte que Matisse déclara à un débutant venu lui demander conseil : Vous voulez faire de la peinture ? Commencez alors par vous couper la langue, car désormais vous ne devez vous exprimer qu’avec vos pinceaux.

Henri Matisse : Écrits et propos sur l’art, Hermann Arts 2009 (1972), pages 321, 236-237 et note page 235.

Texte 5 : Marie Rouanet, Nous les Filles(1990)

Le vrai manger de l’enfance, toutefois, c’est le goûter. Tout le monde déjeune, dîne et soupe. Seuls les enfants goûtent.

Je ne puis voir le dessin d’une marelle comme une ombre portée d’oiseau au sol, entendre une balle rebondir, une fillette fredonner une chanson de corde, sans que monte dans ma bouche le goût du pain de quatre heures. Il ne ressemblait à aucun autre. Il avait une saveur de dehors et de jeu, de récréation, de plaisir qu’on fait durer, de faim violente enfin rassasiée. Le goûter s’insérait dans nos jeux sans les interrompre. La partie de balle, d’osselets ou de palais continuait, alors que l’une puis l’autre allait chercher sa tartine à la maison. J’avais déjà commencé d’y mordre quand arrivait mon tour, si bien qu’au moment où j’avais la balle en main ou les petits os soyeux entre mes paumes – elles arrivaient tout juste à contenir les cinq – j’avais en bouche le parfum du pain mêlé à ce qui l’accompagnait. J’avais posé ma tartine sur un rebord de fenêtre, sur la barre transversale du poteau, sur une murette, en tout cas sur un endroit bien propre dont j’avais balayé la poussière de la main. S’il n’y avait rien de disponible, je la confiais à une copine, le temps d’un tour de jeu. C’était parfois une tartine de confiture, parfois une tartine de beurre ou de margarine où ma mère avait râpé

du chocolat. Ce n’était pas commode à manger. Chaque fois qu’on mordait dans le pain, on risquait, bien qu’ils fussent retenus par le beurre, de faire tomber les précieux vermicelles marrons qui avaient l’avantage de nous enchanter et d’économiser le chocolat. Certaines les cueillaient un par un sur la matière grasse et les mangeaient parcelle après parcelle. Nous leur trouvions un goût différent de celui du chocolat des billes. Les tartines de confiture nous obligeaient à des précautions pour ne salir ni les doigts ni les vêtements. Souvent on mettait l’autre main sous le pain au cas où quelque chose serait tombé. Puis on se léchait les doigts. Nous détestions les choses poisseuses et nous courions nous laver les mains si nous risquions de mettre du gras ou du sucré sur la

corde à sauter, la balle ou les osselets. On refusait même de tenir une tartine si elle pouvait couler et on envoyait la fille à la fontaine:

«Tu pègues! va te laver les mains», «tu vas mettre de la confiture sur la corde». Chacune avait son ou ses goûters préférés dont nous nous régalions avant l’heure, en en parlant. Pour moi, qui aimais le salé, je demandais à ma mère d’arroser le pain d’huile et de le saupoudrer de sel. A la saison, je mangeais cela avec une grappe de chasselas. D’autres mettaient du sucre sur leurs tartines de beurre ou mangeaient leur pain avec un ou deux morceaux.

Je mâchais longuement chaque bouchée et c’est pour cela peut-être que ce goût est perdu ou alors parce que le chocolat aujourd’hui est plus raffiné, moins rustique que le chocolat ordinaire que nous mangions. Ou encore parce que la faim des enfants est plus violente que celle des adultes. Mon père disait toujours que nous devions «faire notre squelette» et nous réservait à table les meilleurs morceaux: «Donne-le aux petites, disait-il, moi j’ai fait mon squelette» et, avec ma mère, ils nous laissaient le milieu du bifteck et gardaient pour eux les bordures.

TEXTE ANDREE CHEDID « HORREUR ET DELICES » 1992

Mon frère et moi sommes assis de chaque côté de la gouvernante dans la petite salle à manger réservée aux enfants. La table ovale, recouverte d’une nappe blanche, est toujours dressée pour midi

tapant. Miss Boone, le nez aigu, l’œil plus aigu encore, redresse sans arrêt nos manières. Ayant quotidiennement établi le menu, selon des données très britanniques d’hygiène et de bonne santé, elle surveille la qualité et la quantité des nourritures que nous ingurgitons. Je n’ai aucune difficulté à manger de tout, avec appétit. Sauf la viande rouge ! Je la hais, tout simplement. Hélas! Cet aliment fait partie, trois fois par semaine, d’un régime forcé; d’autant plus inévitable que notre médecin de famille, abaissant de son index la peau qui cerne le bas de mon œil, a décrété que, ayant la muqueuse trop pâle, je souffre d’anémie, et que le bœuf saignant en serait l’indispensable remède. Ma mère les investissant, l’un et l’autre, de sa confiance, je n’ai plus aucun recours. J’aurais tellement souhaité que chaque jour se nomme «vendredi»,l’obédience religieuse des miens se limitant à cette «

privation » de viande au jour dit, et aux messes obligatoires des

dimanches et fêtes. (...) Cette chose filandreuse et grisâtre, que j’assaisonne copieusement, m’est exécrable sous tous ses

accommodements : grillée, sautée, en entrecôte, rumsteck, bifteck, plat de côtes...Entre mes maxillaires, je ne rencontre que nerfs et tendons. Ma langue se contorsionne, en vain, pour éviter le

contact : ma salive devient âcre, mon palais est envahi par cette matière coriace. Je mâche et remâche chaque bouchée, sans parvenir à la broyer ou à l’engloutir. «Ca te fortifiera», déclare la gouvernante,d’un ton sans réplique.

Lorsque le sang gicle sur la purée de pommes de terre, cette chair baveuse me paraît plus répugnante encore. Je me figure l’étal, en plein été: tout ce gâchis, toutes ces tranches; leur odeur nauséabonde sous la ronde infernale des mouches. Je me rappelle la chambre frigorifique, hâtivement entrevue, avec sa palette de sang aux murs et sur le sol ; avec ses corps décapités, enrobés d’une graisse jaunâtre se déchirant, par endroits, sur un tissu fibreux et cramoisi. Sortant de ce lieu macabre, je me souviens

du patron s’avançant vers nous, l’air épanoui, un morceau de choix entre ses paumes saignantes. Je necesse d’imaginer la bête, assommée, découpée; tripes et boyaux à l’air. De voir le couteau, le

tranchoir, la hachette, la scie à os. De souffrir à la pensée de ce malheureux bœuf, dépecé, suspendu à un croc en fer; ou promené, en pleine ville, sur le dos d’un apprenti-boucher. Amnésique, j’oublie, bien à propos, mon appétit pour les poulets, canards, pigeons, et ne tiens plus compte de leurs égorgements respectifs. Je rassemble, au contraire, autour du boeuf et de ses figures

sanglantes, tous les crimes de la terre et toutes mes indignations. A chaque repas, la gouvernante s’impatiente de ma lenteur: «

Regarde ton jeune frère, il a presque vidé son assiette, lui!» Tandis

que j’emmagasine ces boulettes mastiquées au fond de mes joues, je fixe, admirative, mon cadet.

Celui-ci cisaille, de ses petites dents carnassières, cette chair fibreuse et l’avale avec contentement. Après la mise au point d’une stratégie sans faille, Hassan (1) ne tarda pas à me tirer d’embarras. Il me glissait sur les genoux des morceaux de papier hygiénique tout en me faisant comprendre, par des mimiques, qu’il suffirait d’y enrouler les bouts de viande ruminée, puis de les laisser glisser sous la table. Plus tard, il s’en débrouillerait.

A ce manège, qui pimentait dorénavant mes déjeuners, j’avais acquis une dextérité réjouissante. Seul mon cadet s’en aperçut. Satisfait de jouer, par mon intermédiaire, un bon tour à Miss Boone, il me jetait des clins d’œil complices. Ce jeu dura plus d’une année, jusqu’au départ de la gouvernante pour d’autres cieux et mon entrée en pension. Avant de nous quitter, Miss Boone se félicita d’avoir décuplé mes forces. Quant au médecin de famille, il louait l’efficacité de son régime : «

Rien de tel que la viande saignante pour faire des enfants musclés et bien-portants ! » Citant mon exemple à maintes reprises, il se promettait d’en faire profiter chacun de ses jeunes patients.

Extrait 2 A CHEDID

Ces soirs-là, souverains des lieux, maîtres de notre sommeil, mon frère et moi étions bien décidés à ne rien rater du spectacle et du festin. Couchés sur le ventre, nous contemplions à travers les entrelacs de la balustrade redingotes, habits, robes, parures, fanfreluches, coiffures à plumes et à fleurs, corsages embijoutés, châles à franges...Mais nous demeurions surtout à l’affût des nourritures qui allaient bientôt faire leur entrée. Somptueusement présentés sur de grands plats d’argent portés à bout de bras par Hassan et ses frères soudanais, les pièces montées traversaient cérémonieusement tout le hall, sous les applaudissements des convives. Le cortège disparaissait ensuite dans la salle à manger

contiguë, donnant sur un jardin. Là, une imposante table ovale, recouverte d’une nappe en dentelle rose - avec ses couverts, sa vaisselle, son étincelante verrerie -, était prête à recevoir le mirifique

buffet. Plongeant au-dessus de ces merveilles, nous salivions, les yeux exorbités. Poissons, volailles, viandes, accommodés, truffés, parés, gratinés. Pilafs, croustades, brochettes, galantines...Chaque mets ornementé, diapré, fleuri, ressemblait à une palette magique, à un tableau irréel et pourtant consommable ! Précédés d’une musique d’une tonalité plus suave, les entremets firent, peu après, leur apparition. Défilant sous nos regards éblouis, mousses, bombes glacées, charlottes, crèmes, tartes, meringues, gâteaux de toutes sortes étaient souvent illuminés de l’intérieur, rehaussés de sucre filé, surmontés de figurines, de boules multicolores, de fines baguettes pour feux de Bengale. Nous voguions en pleine féerie. Touchant terre le premier, mon frère me tira par la manche :«Pourvu qu’ils ne mangent pas tout! Pourvu qu’ils nous en laissent!»Peu avant l’aube, la maison se vidait, comme un ballon d’enfant qui se dégonfle peu à peu.Confettis, serpentins gisaient partout sur le sol. Le parquet, recouvert d’une pellicule grisâtre, avait perdu de son lustre. Hassan et son équipe s’étaient engouffrés dans les sous-sols, où une série de matelas les attendait. Il fallait qu’ils dorment et reprennent des forces, avant le grand nettoyage du lendemain. Ayant accompagné jusqu’à la porte les derniers invités, nos parents et Miss Boone se congratulaient de la réussite de la soirée, avant de rejoindre leurs chambres respectives. En hâte, nous nous précipitions, tous les deux, vers nos lits. Enfouis sous les draps, nous simulions un profond sommeil. Au bout d’une attente qui nous semblait infinie, pieds nus, en pyjamas, nous descendions avec précaution et en silence chaque marche du large escalier qui menait à notre caverne d’Ali Baba. Sur la table régnaient encore, quoique partiellement entamées, les plus exquises nourritures. Munis de larges assiettes et de cuillères à soupe, nous nous servions de viandes, de poissons, salades, pâtés... entremêlant le tout. Puis nous nous installions, côte à côte, sous la table. Les pans de la nappe, retombant de chaque côté, donnaient à notre cachette la forme d’une tente ; d’un refuge bien à nous, que transperçaient les rayons rosâtres de l’aube.

La seconde partie des libations consistait dans la ronde des entremets. Les capiteux délices de l’Orient se mélangeaient aux saveurs raffinées de l’Occident. Notre repas se ponctuait de rires à l’idée de notre bombance interdite, en cachette de Miss Boone. Les plaisirs clandestins de cette soirée nous faisaient oublier les épreuves du lendemain. Il nous faudrait vaincre le sommeil et faire face aux trois repas, scrupuleusement surveillés par la gouvernante. Nous n’en étions pas encore là. Pour l’instant, seule régnait la fête !